



MILLE MARXISMES

De Marx et Engels à l'écocialisme

Michaël Löwy

ON NE PEUT PENSER l'alternative écocialiste sans intégrer l'apport de Marx et Engels. Il est vrai, pourtant, que leur réflexion sur l'environnement est limitée. Mais il n'est nullement surprenant que les thèmes écologiques ne prennent pas une place centrale dans le dispositif théorique marxien : les dégâts causés par la civilisation moderne étaient loin, au XIX^e siècle, d'avoir la même gravité qu'à notre époque. La crise écologique actuelle, et en particulier la menace que fait peser le changement climatique sur toute forme de vie sur la planète, engendre des défis inédits, qui exigent une définition bien plus radicale du programme socialiste.

On trouve cependant chez Marx et Engels quelques intuitions importantes sur la contradiction entre le progrès capitaliste et l'environnement. A tel point que le géographe italien Massimo Quaini a pu écrire : « Marx a dénoncé le pillage de la nature avant qu'une conscience écologique bourgeoise moderne soit née ¹. » Toutefois, comme nous le verrons plus loin, leur conception du « développement des forces productives » exige une révision critique du point de vue d'une écologie marxiste au XXI^e siècle.

On trouve chez Marx et Engels beaucoup de références au « contrôle », à la « maîtrise » ou même à la « domination » sur la nature. Par exemple, selon Engels, dans le socialisme, les êtres humains « pour la première fois deviennent des maîtres réels et conscients de la nature, parce que et en tant que maîtres de leur propre vie en société ² ». Cependant, comme nous le verrons plus loin, les termes « maîtrise » ou « domination » de la nature renvoient souvent, chez Marx et Engels, tout simplement à la connaissance des lois de la nature, plutôt qu'à un projet « prométhéen » d'asservissement de l'environnement naturel ³.

Les premiers écrits

D'autre part, ce qui frappe dès les premiers écrits de Marx, c'est son naturalisme affiché, sa vision de l'être humain comme être naturel, inséparable de son environnement naturel. La nature, écrit Marx dans les *Manuscrits de 1844*, « est le corps non-organique de l'homme ». Ou encore : « Dire que la vie physique et intellectuelle de l'homme est indissolublement liée à la na-

¹ Massimo Quaini, *Geography and Marxism*, Totowa, N. J., Barnes & Noble, 1982, p. 136.

² Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Paris, Ed. Sociales, 1950, p. 322.

³ Dans son intéressant ouvrage *Marx's Ecology. Materialism and Nature*, New York, Monthly Review Press, 2001, John Foster Bellamy me critique pour avoir défini la pensée de Marx comme

« conception optimiste, « prométhéenne » du développement illimité des forces productives » (p. 135). Il a raison d'insister sur l'inadéquation du concept de « prométhéanisme » à propos de Marx, mais je persiste à penser que sa vision du développement des forces productives est problématique. Nous y reviendrons plus loin.

ture ne signifie pas autre chose sinon que la nature est indissolublement liée avec elle-même, car l'homme est une partie de la nature. » Certes, il se réclame de l'humanisme, mais il définit le communisme comme un humanisme qui est, en même temps, un « naturalisme achevé » ; et, surtout, il le conçoit comme la vraie solution « de l'antagonisme entre l'homme et la nature ». Grâce à l'abolition positive de la propriété privée, la société humaine deviendra « l'achèvement de l'unité essentielle de l'homme avec la nature, la vraie résurrection de la nature, le naturalisme accompli de l'homme et l'humanisme accompli de la nature ⁴ ».

Dans un texte célèbre d'Engels, « Le rôle du travail dans la transformation du singe en homme » (1876), ce même type de naturalisme sert de fondement à une critique de l'activité prédatrice humaine sur l'environnement :

« Nous ne devons pas nous vanter trop de nos victoires humaines sur la nature. Pour chacune de ces victoires, la nature se venge sur nous. Il est vrai que chaque victoire nous donne, en première instance, les résultats attendus, mais en deuxième et troisième instances elle a des effets différents, inattendus, qui trop souvent annulent le premier. [...] Les faits nous rappellent à chaque pas que nous ne régnons nullement sur la nature comme un conquérant règne sur un peuple étranger, comme quelqu'un qui est en dehors de la nature, mais que nous lui appartenons avec notre chair, notre sang, notre cerveau, que nous sommes dans son sein et que toute notre domination sur elle réside dans l'avantage que nous avons sur l'ensemble des autres créatures de connaître ses lois et de pouvoir nous en servir judicieusement ⁵. »

Cet exemple a un caractère très général - il ne met pas en question le mode de production capitaliste mais les civilisations anciennes. Il n'en constitue pas moins un argument écologique d'une surprenante modernité, aussi bien par sa mise en garde contre les destructions générées par la production que par sa critique de la déforestation. On trouve un argument analogue dans une lettre de Marx à Engels du 25 mars 1868, où il va même évoquer, à propos de la désertification, le changement climatique :

« Le livre de Fraas, *Climat et Flore dans le temps, une histoire des deux* (1847) est très intéressant par sa démonstration que le climat et la flore changent dans un temps *historique*. [...] Il affirme qu'avec l'agriculture - et en correspondance avec son degré d'intensité - l'« humidité » si appréciée des paysans disparaît (d'où la migration des plantes du sud vers le nord) et s'installe la formation de steppes. Le premier effet de l'agriculture est utile mais, en dernière analyse, elle est dévastatrice [*verödend*] par le déboisement ». Marx observe que cet auteur - Karl Nikolaus Fraas, botaniste (1810-1875) - ne dépasse pas le point de vue bourgeois, mais que ses analyses portent une « tendance socialiste inconsciente » ⁶. Bien entendu,

Marx ne pouvait pas prévoir le réchauffement global qui menace l'humanité au *xxi*^e siècle, mais il se pose des questions sur les effets de certaines formes de production sur la flore et sur le climat.

⁴/ Karl Marx, *Manuscrits de 1844. Economie politique et philosophie*, Paris, Ed. Sociales, 1962, p. 62, 87, 89.

⁵/ Friedrich Engels, *La Dialectique de la nature*, Paris, Ed. Sociales, 1968, p. 180-181.

⁶/ Karl Marx, Friedrich Engels, *Ausgewählte Briefe*, Berlin, Dietz Verlag, 1953, p. 234-235.

Valeurs d'échange, valeurs d'usage

Selon certains écologistes, Marx, suivant Ricardo, attribue l'origine de toute valeur et de toute richesse au travail humain, négligeant l'apport de la nature. Cette critique résulte, à mon avis, d'un malentendu : Marx utilise la théorie de la valeur-travail pour expliquer l'origine de la valeur d'échange, dans le cadre du système capitaliste. La nature, par contre, participe à la formation des vraies richesses, qui ne sont pas les valeurs d'échange, mais les valeurs d'usage. Cette thèse est très explicitement avancée par Marx dans la *Critique du Programme de Gotha* contre les idées de Lassalle et ses disciples : « Le travail n'est pas la source de toute richesse. La nature est tout autant la source des valeurs d'usage (qui sont bien, tout de même, la richesse réelle !) que le travail, qui n'est lui-même que l'expression d'une force naturelle, la force de travail de l'homme ⁷. »

Certains écologistes accusent Marx et Engels de productivisme. Cette accusation est-elle justifiée ? Non, dans la mesure où personne n'a autant que Marx dénoncé la logique capitaliste de production pour la production, l'accumulation du capital, des richesses et des marchandises comme but en soi. Dans un remarquable passage des *Manuscrits de 1844* il met en accusation la démesure du capital, son expansion sans limites, et sa manipulation de besoins artificiels : « L'absence de mesure [*Masslosigkeit*], la démesure [*Unmässigkeit*] devient sa véritable norme. [...] L'extension des produits et des besoins fait de l'homme l'esclave inventif et calculateur d'appétits inhumains, imaginaires et contre-nature ⁸. »

L'idée même de socialisme – au contraire de ses misérables contrefaçons bureaucratiques – est celle d'une production de valeurs d'usage, de biens nécessaires à la satisfaction de nécessités humaines. L'objectif suprême du progrès technique, pour Marx, n'est pas l'accroissement infini de biens – « l'avoir » – mais la réduction de la journée de travail, et l'accroissement du temps libre – « l'être » – ⁹.

Cependant, il est vrai que l'on trouve souvent chez Marx ou Engels (et encore plus dans le marxisme ultérieur) une posture peu critique envers le système de production industrielle créé par le capital et une tendance à faire du « développement des forces productives » le principal vecteur du progrès. Ainsi, dans le *Manifeste communiste*, ils rendent hommage à la capacité de la bourgeoisie de créer « des forces productives plus massives et plus colossales que toutes les générations passées prises ensemble », ce qui se traduit par la « soumission à l'homme des forces de la nature, machinisme, application de la chimie à l'industrie et à l'agricul-

⁷/ Karl Marx, *Critique des Programmes de Gotha et d'Erfurt*, Paris, Ed. Sociales, 1950, p. 18. Voir aussi *Le Capital*, Paris, Garnier/Flammarion, 1969, livre I, p. 47 : « Le travail n'est donc pas l'unique source des valeurs d'usage qu'il produit, de la richesse matérielle. Il en est le père, et la terre, la mère, comme dit William Petty. »

⁸/ Karl Marx, *Manuscrits de 1844*, Paris, Garnier Flammarion, 2007. Cf. Karl Marx, Friedrich Engels,

Kleine Ökonomische Schriften, Berlin, Dietz Verlag, 1953, p. 141.

⁹/ Sur l'opposition entre « avoir » et « être », voir les *Manuscrits de 1844*, *op. cit.*, p. 103 : « Moins tu es, moins tu manifestes ta vie, plus tu possèdes, plus ta vie aliénée grandit, plus tu accumules de ton être aliéné. » Sur le temps libre comme principale base du socialisme, voir *Le Capital*, *op. cit.*, livre III, p. 828.

ture », le « défrichement de continents entiers », la « régulation des fleuves »¹⁰, etc.

Mais l'exemple le plus frappant de l'admiration trop peu critique de Marx pour l'œuvre « civilisatrice » de la production capitaliste, et pour son instrumentalisation brutale de la nature, c'est le passage suivant des *Grundrisse* :

« Ainsi donc, la production fondée sur le capital crée d'une part l'industrie universelle, c'est-à-dire le surtravail en même temps que le travail créateur de valeurs ; d'autre part, un système d'exploitation générale des propriétés de la nature et de l'homme. [...] Le capital commence donc à créer la société bourgeoise et l'appropriation universelle de la nature et établit un réseau englobant tous les membres de la société : telle est la grande action civilisatrice du capital. [...] Il s'élève à un niveau social tel que toutes les sociétés antérieures apparaissent comme des développements purement locaux de l'humanité et comme une idolâtrie de la nature. En effet, la nature devient un pur objet pour l'homme, une chose utile. On ne la reconnaît plus comme une puissance. L'intelligence théorique des lois naturelles a tous les aspects de la ruse qui cherche à soumettre la nature aux besoins humains, soit comme objet de consommation, soit comme moyen de production¹¹. »

Des forces destructrices

Il semble manquer à Marx et Engels une notion générale des limites naturelles au développement des forces productives. Cependant, on trouve ici ou là, comme par exemple dans ce passage de *L'Idéologie allemande*, l'intuition du potentiel destructif de celles-ci : « Dans le développement des forces productives, il arrive un stade où naissent des forces productives et des moyens de circulation qui ne peuvent plus être que néfastes dans le cadre des rapports existants, et ne sont plus des forces productives mais des forces destructrices (le machinisme et l'argent)¹². »

Malheureusement, cette idée n'est pas développée par les deux auteurs, et il n'est pas sûr que la destruction dont il est question ici soit aussi celle de la nature. Par contre, dans certains passages qui concernent l'agriculture, on voit s'esquisser une vraie problématique écologique, et une critique radicale des catastrophes résultant du productivisme capitaliste.

Ce que l'on trouve dans ces textes, c'est une sorte de théorie de la rupture du métabolisme entre les sociétés humaines et la nature, comme résultat du productivisme capitaliste¹³.

Le point de départ de Marx sont les travaux du chimiste et agronome allemand Liebig, dont « c'est un des mérites immortels d'avoir fait ressortir amplement le côté négatif de l'agriculture moderne au point de vue scientifique »¹⁴. L'expression *Riss des Stoffwechsels*, rupture ou dé-

^{10/} Karl Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du Parti communiste*, Paris, Flammarion, 1998, p. 79.

^{11/} Karl Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique*, Paris, Anthropos, 1967, p. 366-367.

^{12/} Karl Marx, *L'Idéologie allemande*, Paris, Ed. Sociales, p. 67-68.

^{13/} J'emprunte ce terme, et l'analyse qui s'en suit, à John Foster Bellamy, *Marx's Ecology...*, op. cit., p. 155-167.

^{14/} Karl Marx, *Le Capital*, Paris, Editions Sociales, 1969, livre I, p. 660.

chirure du métabolisme – ou des échanges matériels – apparaît notamment dans un passage du chapitre 47, « Genèse de la rente foncière capitaliste », dans le livre III du *Capital* :

« D'une part, la grande propriété foncière réduit la population agricole à un minimum en déclin constant, d'autre part elle lui oppose une population industrielle toujours en croissance, entassée dans les grandes villes : elle crée, par conséquent, des conditions qui provoquent une rupture irréparable [*unheilbaren Riss*] dans la connexion du métabolisme [*Stoffwechsel*] social, un métabolisme prescrit par les lois naturelles de la vie ; il en résulte que la force du sol est gaspillée [*verschleudert*], et ce gaspillage s'étend grâce au commerce bien au-delà des limites de chaque pays. [...] La grande industrie et la grande agriculture industrialisée agissent en commun. Tandis qu'à l'origine elles se distinguaient en ceci que la première ravageait [*verwüestet*] et ruinait la force de travail et donc la force naturelle des êtres humains, tandis que la deuxième faisait de même directement avec la force naturelle du sol, dans leur développement postérieur elles joignent leurs efforts, dans la mesure où le système industriel dans les campagnes affaiblit aussi le travailleur tandis que l'industrie et le commerce fournissent à l'agriculture les moyens pour l'épuisement du sol ¹⁵. »

Comme dans la plupart des exemples que nous verrons par la suite, l'attention de Marx se concentre sur l'agriculture et le problème de la dévastation des sols, mais il rattache cette question à un principe plus général : la rupture dans le système des échanges matériels [*Stoffwechsel*] entre les sociétés humaines et l'environnement, en contradiction avec « les lois naturelles de la vie ». Il est intéressant de noter, aussi, deux suggestions importantes, quoique peu développées par Marx : la coopération entre industrie et agriculture dans ce processus de rupture, et l'extension des dégâts, grâce au commerce international, à une échelle globale.

Le thème de la rupture du métabolisme se trouve aussi dans un passage connu du livre I du *Capital* : la conclusion du chapitre sur la grande industrie et l'agriculture. C'est un des rares textes de Marx où il est explicitement question des ravages provoqués par le capital sur l'environnement naturel – ainsi qu'une vision dialectique des contradictions du « progrès » induit par les forces productives :

« La production capitaliste [...] détruit non seulement la santé physique des ouvriers urbains et la vie spirituelle des travailleurs ruraux, mais trouble encore la circulation matérielle [*Stoffwechsel*] entre l'homme et la terre, et la condition naturelle éternelle de la fertilité durable [*dauernder*] du sol, en rendant de plus en plus difficile la restitution au sol des ingrédients qui lui sont enlevés et usés sous forme d'aliments, de vêtements, etc. [...] En outre, chaque progrès de l'agriculture capitaliste est un progrès non seulement dans l'art d'exploiter le travailleur, mais encore dans l'art de dépouiller le sol ; chaque progrès dans l'art d'accroître sa fertilité pour un temps est un progrès dans la ruine de ses sources durables de fertilité. Plus un pays, les Etats-Unis du Nord de l'Amérique

¹⁵/ Karl Marx, *Das Kapital*, III, Berlin, Dietz Verlag, 1960, Werke, Band 25, p. 821 [ma traduction].

par exemple, se développe sur la base de la grande industrie, plus ce processus de destruction s'accomplit rapidement. La production capitaliste ne développe donc la technique et la combinaison du procès de production sociale qu'en sapant [*untergräbt*] en même temps les deux sources d'où jaillit toute richesse : la terre et le travailleur ¹⁶. »

Une logique prédatrice

Plusieurs aspects sont notables dans ce texte : tout d'abord, l'idée que le progrès peut être destructif, un « progrès » dans la dégradation et la détérioration de l'environnement naturel. L'exemple choisi n'est pas le meilleur, et apparaît trop limité – la perte de fertilité du sol – mais il ne pose pas moins la question plus générale des atteintes au milieu naturel, aux « conditions naturelles éternelles », par la production capitaliste.

L'exploitation et l'abaissement des travailleurs et de la nature sont mis ici en parallèle, comme résultat de la même logique prédatrice, celle de la grande industrie et de l'agriculture capitalistes, ce qui ouvre le champ d'une réflexion sur l'articulation entre lutte de classes et lutte en défense de l'environnement, dans un combat commun contre la domination du capital.

Ces différents textes mettent en évidence la contradiction entre la logique immédiate du capital – et, d'une façon plus générale, l'esprit du capitalisme – et la possibilité d'une agriculture « rationnelle » fondée sur une temporalité beaucoup plus longue et dans une perspective durable et intergénérationnelle qui respecte l'environnement.

Toujours dans ce livre III du *Capital*, Marx revient sur cette contradiction intrinsèque entre capitalisme et agriculture raisonnable : « La morale de l'histoire [...] c'est que le système capitaliste s'oppose à une agriculture rationnelle ou qu'une agriculture rationnelle est incompatible [*unverträglich*] avec le système capitaliste (même s'il favorise son développement technique) ; celle-ci nécessite la main du petit paysan travailleur ou le contrôle des producteurs associés. »

Deux idées intéressantes sont suggérées ici : a) le développement technique fait partie de l'irrationalité de l'agriculture capitaliste et b) l'alternative à celle-ci, c'est à la fois l'agriculture paysanne et le socialisme (les « producteurs associés »), également respectables et « rationnels » aux yeux de Marx.

A l'épuisement du sol s'ajoute l'exemple évoqué par Marx et Engels de la destruction des forêts, qui demeure d'une grande actualité, à l'heure où la déforestation sous l'égide du capital et de l'agronégoce est un des mécanismes favorisant le réchauffement global. Les deux phénomènes – la dégradation des forêts et celle du sol – sont d'ailleurs étroitement liés dans les analyses de Marx et Engels.

Le problème de la pollution de l'environnement n'est pas absent de leurs préoccupations, mais il est abordé presque exclusivement sous l'angle de

l'insalubrité des quartiers ouvriers des grandes villes anglaises. L'exemple le plus frappant est celui

^{16/} Karl Marx, *Le Capital*, op. cit., livre I, p. 363, revue et corrigé par moi d'après l'original allemand, *Das Kapital*, op. cit., p. 528-530.

des pages de *La Situation de la classe laborieuse en Angleterre* où Engels décrit avec horreur et indignation l'accumulation de rejets et résidus industriels dans les rues et les fleuves, le gaz carbonique qui remplace l'oxygène et empoisonne l'atmosphère, les « exhalations des rivières contaminées et polluées »¹⁷, etc.

Comment Marx et Engels définissent-ils le programme socialiste par rapport à l'environnement naturel ? Quelles transformations le système productif doit-il connaître pour devenir compatible avec la sauvegarde de la nature ? C'est à ce sujet que l'on trouve la principale limite de la réflexion des deux penseurs, et l'aspect qui exige une mise en question critique. Ils semblent souvent concevoir la production socialiste simplement comme l'appropriation collective des forces et moyens de production développés par le capitalisme : une fois abolie « l'entrave » que représentent les rapports de production, et en particulier les rapports de propriété, ces forces pourront se développer sans problèmes. Il y aurait donc une sorte de continuité substantielle entre l'appareil productif capitaliste et le socialiste, l'enjeu socialiste étant, avant tout, la gestion planifiée et rationnelle de cette civilisation matérielle créée par le capital.

Par exemple, dans la célèbre conclusion du chapitre du *Capital* sur l'accumulation primitive, Marx écrit : « Le monopole du capital devient une entrave pour le mode de production qui a grandi et prospéré avec lui et sous ses auspices. La socialisation du travail et la centralisation de ses ressorts matériels arrivent à un point où elles ne peuvent plus tenir dans leur enveloppe capitaliste. Cette enveloppe se brise en éclats. L'heure de la propriété capitaliste a sonné. [...] La production capitaliste engendre elle-même sa propre négation avec la fatalité qui préside aux métamorphoses de la nature¹⁸. » Outre son déterminisme fataliste et positiviste, ce passage semble laisser intact, dans la perspective socialiste, l'ensemble du mode de production créé « sous les auspices » du capital, ne mettant en question que « l'enveloppe » de la propriété privée, devenue une « entrave » pour les ressorts matériels de la production.

Les sociétés pré-capitalistes

La même logique « continuiste » préside à certains passages de l'*Anti-Dühring*, où il est question du socialisme comme synonyme de développement illimité des forces productives : « La force d'expansion des moyens de production fait sauter les chaînes dont le mode de production capitaliste l'avait chargé. Sa libération des chaînes est la seule condition requise pour un développement des forces productives ininterrompu, progressant à un rythme toujours plus rapide, et par suite pour un accroissement sans bornes de la production elle-même¹⁹. » Il va sans dire qu'une telle conception du passage au socialisme

est littéralement indéfendable et doit être mise en question d'un point de vue écosocialiste.

On trouve aussi, chez Marx et Engels, des écrits qui prennent en

¹⁷/Friedrich Engels, *The Condition of the Working-Class in England* (1844), in Karl Marx, Friedrich Engels, *On Britain*, Moscow, Foreign Language Publishing House, 1953, p. 129-130.

¹⁸/Karl Marx, *Le Capital*, op. cit., livre I, p. 566-567.

¹⁹/Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, p. 321.

considération la dimension écologique du programme socialiste et ouvrent quelques pistes intéressantes. Nous avons vu que les *Manuscrits de 1844* se réfèrent au communisme comme « la vraie solution de l'antagonisme entre l'être humain et la nature ». Et dans le passage cité ci-dessus du livre I du *Capital*, Marx laisse entendre que les sociétés pré-capitalistes assuraient « spontanément » [*naturwüchsig*] le *Stoffwechsel*, le métabolisme entre les groupes humains et la nature. Dans le socialisme (le mot n'apparaît pas directement, mais on peut l'inférer par le contexte) on devra le rétablir en tant que forme systématique et rationnelle, « comme loi régulatrice de la production sociale ». Il est dommage que ni Marx ni Engels n'aient développé cette intuition, fondée sur l'idée que les communautés pré-capitalistes vivaient spontanément en harmonie avec leur milieu naturel, et que la tâche du socialisme est d'établir cette harmonie sur des bases nouvelles ²⁰.

Dans certains passages, Marx semble considérer la conservation de l'environnement naturel comme une tâche fondamentale du socialisme. Par exemple, le livre III du *Capital* oppose à la logique capitaliste de la grande production agricole, fondée sur l'exploitation et le gaspillage des forces du sol, une autre logique, de nature socialiste : « le traitement consciemment rationnel de la terre comme éternelle propriété communautaire, et comme condition inaliénable [*unveräußerlichen*] de l'existence et de la reproduction de la chaîne des générations humaines successives ». Un raisonnement analogue se trouve quelques pages plus haut : « Une société entière, une nation et même toutes les sociétés contemporaines réunies ne sont pas propriétaires de la Terre. Elles n'en sont que les occupants, les usufruitiers [*Nutzniesser*], et elles doivent, comme des *boni patres familia*, la laisser dans un état amélioré aux générations futures ²¹. » En d'autres termes, Marx semble accepter le « principe responsabilité » cher à Hans Jonas, l'obligation de chaque génération de respecter l'environnement – condition d'existence pour les générations humaines à venir.

Dans quelques textes, le socialisme est associé à l'abolition de la séparation entre villes et campagnes, et donc à la suppression de la pollution industrielle urbaine. A cela fait écho le roman utopique du grand écrivain marxiste libertaire William Morris, *Nouvelles de nulle part* (1890), qui constitue une tentative fascinante d'imaginer un monde socialiste nouveau, où les grandes villes industrielles auraient cédé la place à un habitat urbain/rural respectueux de l'environnement naturel.

Il n'en reste pas moins qu'il manque à Marx et Engels une perspective écologique d'ensemble. Suggérons, comme nous y incite Daniel Bensaïd, la nécessité de s'installer dans les contradictions de Marx et de les prendre au sérieux. La première de ces contradictions étant, bien sûr, celle entre le credo pro-

^{20/} Cet aspect du texte est perdu dans la traduction du *Capital* par Jean-Pierre Lefebvre, citée dans la traduction de l'article de Ted Benton, dans la mesure où *naturwüchsig* — « spontané » — est traduit par « origine simplement naturelle ».

^{21/} Karl Marx, *Das Kapital*, III, p. 784, 820. Le mot « socialisme » n'apparaît pas dans ces passages, mais il est implicite.

ductiviste de certains textes et l'intuition que le progrès peut être source de destructions irréversibles de l'environnement naturel ²².

Il faut donc repenser le marxisme et l'alternative socialiste à partir des nouveaux paramètres introduits par la crise écologique et les menaces qu'elle signifie – non pour « la planète » mais pour la survie de multiples espèces vivantes, y compris la nôtre. Il est impossible, par ailleurs, de penser une écologie critique à la hauteur des défis contemporains sans intégrer l'apport de Marx et d'Engels, notamment : 1) la critique marxienne de l'économie politique, sa mise en question de la logique destructrice induite par l'accumulation illimitée du capital : une écologie qui ignore ou méprise la critique marxienne du fétichisme de la marchandise est condamnée à n'être qu'un correctif des « excès » du productivisme capitaliste ; 2) le programme socialiste de collectivisation des moyens de production et de gestion démocratique de la production et de la consommation par la société elle-même.

Le renouveau de la pensée marxiste

La question écologique est, à mon avis, le grand défi pour un renouveau de la pensée marxiste au XXI^e siècle. Elle exige des marxistes une rupture radicale avec l'idéologie du progrès linéaire et avec le paradigme technologique et économique de la civilisation industrielle moderne. Certes, il ne s'agit pas – cela va de soi – de mettre en question la nécessité du progrès scientifique et technique et de l'élévation de la productivité du travail. Ce sont des conditions incontournables pour deux objectifs essentiels du socialisme : la satisfaction des besoins sociaux et la réduction de la journée de travail. Le défi écosocialiste est de réorienter le progrès de façon à le rendre compatible avec la préservation de l'équilibre écologique de la planète et, en particulier, de mettre un terme à la dérive suicidaire qui nous conduit, par le processus de réchauffement global, à un désastre de proportions inimaginables.

Le talon d'Achille du raisonnement de Marx et Engels était, dans certains textes « canoniques », une conception a-critique des forces productives capitalistes – c'est-à-dire de l'appareil technique/productif capitaliste/industriel moderne – comme si elles étaient « neutres » et comme s'il suffisait aux révolutionnaires de les socialiser, de remplacer leur appropriation privée par une appropriation collective, en les faisant tourner au profit des travailleurs et en les développant de façon illimitée.

Le programme écosocialiste introduit un nouveau principe : appliquer à l'appareil productif façonné par le capital le même raisonnement que Marx proposait, dans *La Guerre civile en France* (1871), à propos de l'appareil d'Etat : « La classe ouvrière ne peut pas se contenter de prendre telle quelle

la machine de l'Etat et de la faire fonctionner pour son propre compte ²³. » *Mutatis mutandis*, les travailleurs ne peuvent pas se contenter de prendre telle quelle la

²²/ Daniel Bensaid, *Marx l'intempestif*, Paris, Fayard, 1995, p. 347.

²³/ Karl Marx, *La Guerre civile en France*, in Marx, Engels, Lénine, *Sur la Commune*, Moscou, Ed. du Progrès, 1971, p. 56.

« machine » productive capitaliste et de la faire fonctionner pour leur propre compte : ils doivent la transformer radicalement en fonction de critères socialistes et écologiques. Ce qui implique non seulement le remplacement des formes d'énergie destructrices par des sources d'énergie renouvelables et non polluantes, comme l'énergie solaire, mais aussi une profonde transformation du système productif hérité du capitalisme, ainsi que du modèle de consommation, du système des transports et du système d'habitat urbain.

Comme nous l'avons vu, Engels parle, dans *l'Anti-Dühring*, d'un développement « ininterrompu » des forces productives et d'un accroissement « sans bornes » de la production elle-même, grâce au socialisme. Critiquant, à juste titre, toute forme de productivisme, certains écologistes proposent, comme alternative, la décroissance. Ce terme a le mérite de s'opposer au culte capitaliste de la « croissance » et de l'« expansion », mais il reste prisonnier d'une problématique quantitative : produire et consommer « moins » et non « plus ».

Or, ce dont il s'agit, c'est de réorganiser la production selon des critères qualitatifs, en fonction de critères écologiques et sociaux. Certaines activités doivent se développer de façon rapide et significative (ce qui ne veut pas dire « illimitée ») : l'éducation, la santé, la culture, les transports collectifs, les bicyclettes, l'agriculture et la pêche biologiques, l'énergie solaire, géothermique et éolienne. D'autres doivent disparaître le plus vite possible, littéralement « envoyées à la casse » : centrales nucléaires et thermiques (au charbon), industrie d'armements, publicité, pêche industrielle, pesticides, OGM, etc. D'autres encore doivent être progressivement réduites : industrie automobile, exploitation pétrolière, mines de charbon. Cette restructuration écosocialiste de l'appareil productif – résultat d'un débat démocratique, où se confrontent différentes propositions, la population elle-même décidant en dernière instance – doit impérativement se faire avec la garantie du plein emploi des travailleurs concernés.

Bref, l'écosocialisme exige non seulement un changement des formes de propriété, mais une profonde transformation des formes existantes de production et de consommation. Il s'agit d'une radicalisation de la rupture avec « l'esprit du capitalisme » et avec la civilisation matérielle capitaliste. Dans cette perspective, le projet socialiste vise non seulement une nouvelle société et un nouveau mode de production, mais aussi un nouveau paradigme de civilisation.